

Zeitschrift:	Dissonance
Herausgeber:	Association suisse des musiciens
Band:	- (1999)
Heft:	61
Artikel:	Les semaines internationales de musique de Lucerne et le tourisme, hier et aujourd'hui
Autor:	Bitterli, Peter
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-927884

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES SEMAINES INTERNATIONALES DE MUSIQUE DE LUCERNE ET LE TOURISME, HIER ET AUJOURD'HUI

PAR PETER BITTERLI



Pour la première édition des Semaines internationales de musique de Lucerne (SIML) sous sa responsabilité, le nouvel intendant, Michael Haefliger, a choisi un thème censé relier les différentes manifestations : «Les mythes». Il y a quelque chose d'explosif dans ce choix. Certes, les festivals musicaux modernes remontent aux *Festspiele* du siècle passé, qui avaient pour fonction rituelle et mythique de favoriser l'esprit communautaire. Mais que se passe-t-il quand les SIML se donnent pour devise les «mythes» au pluriel ? Est-ce un regard autocritique sur leurs propres rituels ? Par mythe, Michael Haefliger entend : «regard sur le passé». Est-ce alors une mise en question de sa propre fonction ? Une rupture d'avec les conventions figées du concert ? On n'en voit guère de trace dans les programmes, même s'il n'y eut jamais autant de manifestations à l'intérieur de tant de séries différentes que cette année. Les «dionysies» deviennent toujours plus opulentes. Mais la conception de base demeure : pour l'essentiel, on achète sans produire, si bien qu'une grande partie du programme n'est pas décidée sur place. La cause de ce dilemme artistique se trouve peut-être dans l'origine du festival, lequel défendit d'abord des intérêts bassement matériels, qu'il s'agissait de sacrifier et de masquer en invoquant la noblesse de l'art. C'est ainsi que fut créée la légende de Lucerne comme rempart contre le fascisme. Toutes les conditions du mythe étaient rassemblées : dilemme, tabou, légende, rituel, reproductibilité, identification, affirmation de soi.

RÉDUIT ALPIN DE L'ESPRIT

Faire d'un chef-lieu préalpin de province, Lucerne, le dernier refuge du grand patrimoine culturel allemand, voire occidental – un réduit alpin de l'esprit –, est une idée trop flatteuse. Voici comment la plaquette du 35^e anniversaire des SIML évoque la fondation héroïque de 1938 :

«Pour la ville des bords du lac des Quatre-Cantons, au cœur d'un pays qui serait bientôt menacé de toutes parts par la terreur nazie, il s'agissait de colmater la brèche laissée par les

plus célèbres festivals de l'époque, Bayreuth et Salzbourg.»
«Jakob Zimmerli [...] fut assez clairvoyant pour saisir l'occasion unique qui se présentait d'ériger Lucerne en un centre de la liberté d'expression musicale.»

Nous n'entendons pas minimiser les mérites de l'ancien maire de Lucerne, M. Jakob Zimmerli ; il est incontestable qu'à une époque sombre, beaucoup d'artistes qui ne voulaient ou ne pouvaient se produire dans les pays de l'Axe étaient reconnaissants de pouvoir le faire à Lucerne. Pourtant, au tournant des années 1937/38, le magistrat fondateur avait des vues bien plus pragmatiques que ne veut nous le faire croire l'hagiographie ultérieure. L'étude de la correspondance qu'il a laissée présente des faits intéressants. Il s'en dégage le portrait d'un homme qui défend énergiquement et assidûment les intérêts de sa ville et du tourisme. On n'y relève pas les traits d'un héros de la liberté, d'un Guillaume Tell de l'art libre.

Le 16 novembre 1937, au cours d'une séance commune de la commission des transports et du comité d'initiative, Jakob Zimmerli informe l'assistance des entretiens écoulés portant sur la tenue d'une semaine de musique à Lucerne. Selon le procès-verbal, il rappelle «que cette semaine de festival avait déjà été prévue et approuvée, en principe, pour l'été 1937». Les préparatifs ayant été entamés trop tard, il avait fallu repousser le projet à l'été 1938. Sont désormais prévus quatre grands concerts, avec la participation de l'«Orchestre Romand» et de chefs réputés. Ces messieurs ne sont pas enthousiastes d'emblée. On objecte que les hôtels sont de toute façon pleins pendant la première moitié d'août. En outre, le public allemand, qui s'intéresse tout particulièrement à ce genre de manifestation, sera probablement absent l'été prochain. Zimmerli finit cependant par imposer sa conviction : «cette grande manifestation remettra d'un coup le nom de Lucerne au premier plan comme ville touristique». Il convient toutefois de songer que «seule une manifestation d'envergure aura l'effet publicitaire recherché. Seuls les chefs d'orchestre de réputation internationale font impres-

sion et exercent l'attraction nécessaire, en Suisse et à l'étranger.» L'assistance finit par se laisser convaincre. Les préparatifs concrets peuvent commencer.

Une des premières lettres va à Londres. Le 23 février 1938, Zimmerli demande à M. Huskisson, directeur général de l'agence de voyages Cook & Co., si l'on peut compter, pour l'été 1938, sur le même nombre de touristes anglais à Lucerne qu'en 1937. S'il faut craindre une baisse, le festival sera repoussé. La réponse exhorte à la prudence. En ce qui concerne la clientèle anglaise, Cook & Co. sera en mesure d'envoyer même quelques personnes de plus à Lucerne. Mais, remarque M. Huskisson, la concurrence est vive de la part de nombreux festivals à succès, comme Bayreuth, Munich, Salzbourg, Bonn, Glyndebourne, Malvern, etc.

La concurrence n'inquiète pas Zimmerli. Savait-il que la Providence l'avait désigné pour «combler une lacune»? Il a en tout cas déjà pris contact avec des artistes qui pourraient vouloir se produire à Lucerne. Ce ne sont pas tous des antifascistes notoires, mais «d'éminents chefs d'orchestre», sans exception. MM. Beecham, Furtwängler et Walter se sont certes dédits, comme le maire doit l'annoncer à Ernest Ansermet, mais il a quand même ferré un gros poisson :

«Cher Maître, A ma grande joie, j'ai appris par le professeur Gregor qu'à l'occasion des "Semaines de musique" qui se tiendront de mi-juillet à fin août à Lucerne, vous vous êtes déclaré disposé à diriger un concert dans la grande salle de notre Palais des arts et des congrès.»

Voilà ce que Zimmerli, imprésario frais émoulu, peut écrire le 21 février à Richard Strauss, tout en prenant note que celui-ci «souhaite diriger en dernier, au plus tôt à mi-août». Strauss veut donc apparaître comme le sommet ou la conclusion du festival. Ce serait là une idée vraiment attrayante, mais Zimmerli, qui devrait porter la responsabilité politique en cas d'échec, a des ambitions encore plus élevées.

STRAUSS SUPERSTAR CONTRE TOSCANINI, MAESTRO ILLUSTRISSE

Zimmerli s'emploie en effet à jeter un concurrent dans les jambes de sa superstar, Strauss. Le 11 mars, il propose par écrit à l'«Illustrissimo Signor Maestro Arturo Toscanini» de diriger un concert dans le parc de la villa Wagner, à Tribschen. Sans attendre, il en esquisse aussi le programme : Siegfried-Idyll serait joli, puisque que l'œuvre a été composée à Tribschen ; on pourrait encore jouer du Mozart et du Beethoven. Pour faire venir à Lucerne le chef italien, qui ne dirige plus à Bayreuth depuis 1933, le maire lance une battue dans toute l'Europe. Détail croustillant, il écrit à Bayreuth à la belle-fille de Richard Wagner, Mme Daniela Thode, pour lui demander d'intervenir. Madame la conseillère aulique y est tout à fait disposée, vu qu'elle est «liée d'une amitié très vive à l'artiste immense et au grand homme – quoique parfois mal conseillé – qu'est Toscanini». Zimmerli peut même espérer saluer à Lucerne Mme Thode et sa belle-sœur Eva Chamberlain, femme de Houston Stewart Chamberlain, théoricien du racisme.

La cour faite à Toscanini s'accentue lorsqu'on apprend qu'à la suite du rattachement de l'Autriche au Reich, le maestro ne dirigera plus à Salzbourg. La réaction n'a lieu cependant que le 7 mai : par télégramme, ce dernier s'informe de la qualité de l'orchestre dont il disposera à Lucerne. Par la suite, c'est l'avocat de Toscanini qui correspond avec le maire et qui soumet ses exigences en matière de lieu, d'effectif et de dates, exigences que Lucerne s'efforce de satisfaire au plus près. Le 4 juin enfin – alors que le pro-

gramme provisoire des autres concerts était déjà arrêté depuis le 14 avril –, un Zimmerli soulagé peut écrire à Toscanini à Londres :

«C'est avec beaucoup de joie que nous avons appris hier, par le professeur Adolf Busch, que vous aviez bien voulu vous déclarer disposé à diriger un concert dans le parc de Tribschen le 25 août.» (Original italien)

Revendiqué par la légende comme le symbole central du caractère libre et antifasciste des Semaines de musique de Lucerne, le concert de Toscanini à Tribschen n'a donc vu le jour qu'au dernier moment, et non sans difficulté.

Entre-temps, le concert de Strauss avait été fixé au 15 août. «Au plus tôt à mi-août», avait demandé le chef bavarois, qui voulait passer en dernier. Et voilà que Toscanini allait probablement diriger dix jours après lui, et encore le jour de l'anniversaire de Wagner, dont Strauss se considérait l'héritier légitime ! Ce qui devait arriver arriva : Strauss annula son concert. Depuis longtemps, il formulait d'ailleurs toute sorte d'objections et faisait des difficultés. Strauss avait-il eu vent de la servilité avec laquelle les autorités lucernoises courtisaient le maestro Toscanini, l'homme qui refusait de diriger dans «son» Salzbourg (à Strauss) et qui pouvait manifestement obtenir de Lucerne tout ce qu'il voulait ? Ou les autorités allemandes avaient-elles été informées des ambitions lucernoises de Toscanini et rappelé à l'ordre Strauss, qui leur obéissait au doigt et à l'œil ? La liaison directe de Bayreuth – où Zimmerli s'était adressé naïvement pour obtenir de l'aide – avec le quartier général du Führer fonctionnait déjà à merveille.

Quoi qu'il en soit, Strauss exige déjà en mai des Lucernois que son concert ne soit mentionné dans l'avant-programme que sous la réserve tacite qu'il pourra retirer son accord si des difficultés rendaient sa participation impossible à ses yeux. Il trouve ensuite à redire à l'orchestre, réclame quatre-vingts musiciens plutôt que soixante-cinq. Le 7 juillet, le «gardien autorisé de la grande tradition musicale» (Zimmerli à Strauss) lance son coup de tonnerre : des égards impératifs pour sa santé ainsi que d'autres obligations font qu'il lui est impossible de diriger le 15 août à Lucerne. Fausse excuse ? La chose ne peut plus être démontrée sûrement après coup.

Cinquante ans plus tard, sa belle-fille, Mme Alice Strauss, s'oppose toujours à ce qu'on fasse des rapprochements. Le 10 avril 1988, elle écrit :

«En 1938, mon beau-père voyageait beaucoup, étant donné que ses bronches lui causaient de perpétuels problèmes. L'hiver à Taormina, puis quelques concerts à Rome, retour à la maison par Gênes. En août et en septembre, il fit une cure à Baden, près de Zurich. Je ne me souviens pas d'une interdiction gouvernementale, mais il a certainement annulé Lucerne pour des raisons de santé. Il n'a jamais eu quoi que ce soit contre Toscanini. Il ne faut pas mettre sur le compte de la politique tout ce qui arrivait alors.»

La belle-fille de Strauss ne dit pas qu'en 1938, le compositeur n'avait pas séjourné qu'en Italie. Le 28 mai, il dirigeait ses propres œuvres à la fête de la musique allemande de Düsseldorf. Cette fête était une manifestation parallèle à la fameuse exposition de l'«art dégénéré» ; le régime nazi y dénonçait de la façon la plus perfide les musiciens juifs et soi-disant bolchéviques. Bronches ou pas, Strauss avait ses priorités ! Quelle créance peut-on accorder à sa belle-fille Alice ? D'après elle, à l'époque des Semaines musicales, Strauss était à Baden. Apparemment, cela n'avait pas été communiqué à Zimmerli. Le 11 juin 1938, le maire écrit au «très cher maître» :

«On nous avait dit que vous envisagiez de faire une cure à Baden, près de Zurich. Dans ce cas, je vous aurais volontiers demandé la permission de venir vous chercher pour vous faire visiter l'exposition musicale qui aura lieu de mi-juillet à fin août dans notre ancien hôtel de ville. Mais comme vous ne serez manifestement pas à Baden, il n'en sera malheureusement rien.»

Visiblement, Strauss ne voulait rien avoir à faire avec Lucerne à ce moment, que ce fût par vanité blessée ou sous la pression de ses supérieurs. Quoi qu'il en soit, son absence et la présence de Toscanini firent que les Semaines musicales de Lucerne 1938 revêtirent effectivement, mais fortuitement, un caractère antifasciste; elles furent en quelque sorte dénazifiées *ante festum*.

Il n'y avait plus à craindre de combats de coqs; la vedette était désignée. Le 24 juin, Zimmerli peut annoncer au conseil municipal: «Le cœur des manifestations musicales est le concert de gala du maestro Arturo Toscanini.» Mais l'affaire n'était pas encore tout à fait dans le sac. En ce qui concernait le concert à Tribschen, Toscanini avait visiblement d'autres idées que les experts du tourisme lucernois. Le 1^{er} juillet, son avocat écrit :

«Le maestro a toujours considéré le concert de Tribschen comme une sorte d'hommage à Wagner, donc comme une manifestation intime, à laquelle l'absence de public payant donnerait un charme particulier, une sorte de poésie, dirais-je. D'où l'idée que le tout se ferait sur invitation. Je ne parle évidemment pas de huit cents invités, mais de trois ou quatre cents, guère plus.»

Cela avait naturellement «valeur de réclame», mais affaçait gravement le budget du festival. Zimmerli doit repousser l'idée avec regret, vu que la vente des billets a commencé. Toscanini et son avocat s'inclinent. Le célèbre Italien semble désormais si enchanté à l'idée de lancer un festival de musique en dehors de la Grande Allemagne, mais tout de même à ses portes, qu'il donne même son accord pour un second concert lucernois.

SCHERCHEN INDÉSIRABLE SELON LA POLICE DES ÉTRANGERS

La participation active d'Ernest Ansermet à la fondation des SIML avait été assurée dès le début. Celui-ci cherchait en effet des engagements estivaux pour son «Orchestre Romand». Les refus de Beecham, Furtwängler et Walter étaient déjà connus en janvier, comme nous l'avons vu. Ont accepté : les chefs d'orchestre Gilbert Gravina, Fritz Busch et Willem Mengelberg, les solistes Alfred Cortot (piano), Dusolina Giannini (soprano), Michael Raucheisen (piano), Emanuel Feuermann (violoncelle), Adolf Busch (violon), ainsi que le quatuor Busch. Rudolf Serkin ne vint pas, finalement. En revanche, grâce à l'intervention de Hermann Scherchen, futur chef de l'orchestre radiosymphonique de Beromünster, Bruno Walter décide de diriger quand même à Lucerne. Scherchen sera pourtant mal récompensé de ses efforts en faveur d'un événement musical dont il a certainement espéré personnellement qu'il serait le fanal de la liberté célébré aujourd'hui par les chroniqueurs avec tant de brio.

Zimmerli avait déjà demandé début mai ses bons services à Scherchen en vue d'une exposition intitulée «Le disque dans l'art, la science et la technique». C'est au même moment que le contact fut établi avec Walter par son entremise. Mais quand Scherchen aborde le maire avec des idées prometteuses, ce dernier le remet à sa place le 7 mai :

«Les instances lucernoises qui doivent assumer la responsabilité morale et financière des semaines musicales n'autorisent pas que la moindre part des manifestations, qu'il s'agisse de l'exposition de musique ou de celle de disques, soit réalisée indépendamment d'elles, à titre d'entreprise privée en quelque sorte. Pour ce qui est de vos cours de direction, j'ai estimé dès le début qu'il ne devaient pas figurer dans le programme général fixé depuis des mois : grands concerts, expositions musicales et jeux de la Passion. Il s'agit là, manifestement, d'une entreprise purement personnelle, à laquelle est lié un certain but lucratif, contrairement aux autres manifestations.»



Arturo Toscanini sur le quai de la gare de Lucerne
(Photo : Archives SIML)

Qui donc est ce monsieur Scherchen pour qu'on n'ait pas le droit de le moucher un peu, même s'il souhaite encadrer la célébration des chefs-d'œuvre immortels par une exposition sur la technologie la plus moderne et par une offre pédagogique vraiment prometteuse ? Mais le plus beau reste à venir. Le 20 mai, Zimmerli écrit à Scherchen :

«Je dois malheureusement vous informer qu'à la suite d'une communication de Berne, l'Office fédéral de l'industrie, de l'artisanat et du travail, et la police des étrangers jugent indésirable la "session de travail" que vous envisagez. Vu l'attitude actuelle des instances compétentes en matière de protection du travail indigène, quel qu'il soit, et la rigueur accrue de la police des étrangers depuis le coup d'Etat en Autriche, il fallait compter sur l'éventualité d'une pareille prise de position.»

Reste à savoir si M. Zimmerli n'aurait vraiment pas pu infléchir le zèle de la police des étrangers en mentionnant le cours de direction d'orchestre de Scherchen dans le programme général.

CÉLÉBRITÉS ET PROGRAMMES POPULAIRES

Mais qui s'intéresse à un cours de direction d'orchestre ? Zimmerli savait ce qu'il fallait offrir à la ville de Lucerne, à ses collègues du comité d'initiative et au public huppé qu'il attendait : des célébrités et des programmes populaires. Sur ce point, il a jalonné l'avenir et tenu solidement les rênes. A part le programme proposé à Toscanini, il essaie à d'autres occasions d'influencer les choix dans un sens conservateur. Le 26 avril, il écrit à Strauss :

«Les nombreux Suisses amateurs de votre musique, qui ont eu si souvent l'occasion de vous admirer dirigeant vos propres œuvres, à Zurich, Winterthour ou ailleurs, nous ont exprimé leur vœu d'entendre avant tout la symphonie Jupiter et la Septième de Beethoven.»

On y ajoutera encore la banale *Suite d'après Couperin* de Strauss. Les mélomanes suisses défilent apparemment à l'hôtel de ville. Le 28 avril, une lettre de teneur presque identique est envoyée à Mengelberg :

«Plusieurs mélomanes suisses se souviennent encore avec enthousiasme du grand concert d'hommage à Mahler que vous avez dirigé dans les années 20 à Amsterdam.»

Suit la demande d'un programme peu digeste : la *Quatrième* de Mahler, le *Chant de la Terre* et quelques lieder pour soprano du même compositeur. A propos d'une soirée de musique de chambre, le maire note laconiquement :

«Busch et Serkin devraient adapter leur programme à un public international moyen, non à un public d'élite. Il faudrait qu'il comprenne des chevaux de bataille célèbres.»

Après qu'on eut encore discuté, au cours d'une séance du «comité de la presse» du festival du 11 juin, sur la manière «d'empêcher des écarts journalistiques dans la publicité des concerts», rien ne pouvait plus arriver. Du 18 juillet au 1^{er} septembre, les Semaines internationales de musique 1938 se déroulèrent au Kursaal et au Kunsthause, ainsi que sur une estrade temporaire à Tribschen.

Toscanini dirigea ses deux concerts sans cachet. Il semble avoir tenu très fort à ce que le festival de Lucerne ait lieu. Il envisageait sans doute effectivement une sorte d'anti-Bayreuth ou d'anti-Salzbourg. Toscanini était en tout cas la bête noire des autorités allemandes depuis qu'il avait tourné le dos au wagnérisme fascinant de Bayreuth, qu'il avait dirigé

les concerts d'inauguration de l'«Orchestre de la Palestine» en 1937 et qu'il avait annulé Salzbourg. Il savait probablement à quoi s'en tenir, comme quelques autres, tels Scherchen ou Feuermann. Quant aux chasseurs de têtes de Lucerne, ils n'étaient sans doute pas au courant. On se montrait diplomatique et amical de tout côté, tout à fait dans l'esprit de la politique étrangère de l'époque.

Deux semaines après la fin du festival, Jakob Zimmerli se voit obligé de répondre à une lettre (disparue) du professeur Max Fehr, de Winterthour :

«Les préparatifs et la réalisation des semaines musicales n'avaient rien à voir avec Salzbourg. Salzbourg a ses avantages immatériels et naturels, Lucerne les siens. Salzbourg ne peut pas davantage être transplanté à Lucerne que Lucerne à Salzbourg. Qu'à Salzbourg, il se soit produit un changement de régime à l'époque où les préparatifs des semaines musicales de Lucerne étaient presque achevés, est une coïncidence que personne n'avait prévue. Personne ne pouvait raisonnablement exiger de Lucerne qu'elle n'invitât pas les grands chefs d'orchestre Toscanini et Bruno Walter, sous prétexte que le premier ne voulait plus diriger à Salzbourg et que le second ne le pouvait pas. Les semaines musicales ne sont pas devenues "anti-allemandes" (un-deutsch) parce qu'ils y ont participé. Nous avons fait tout notre possible pour que Richard Strauss dirige un concert. Et les deux autres chefs d'orchestre, Mengelberg et Fritz Busch, sont-ils anti-allemands ? Ou les programmes étaient-ils anti-allemands, parce qu'une œuvre de Felix Mendelssohn figurait dans un des concerts ?

«Les manifestations n'étaient pas anti-allemandes, elles n'étaient pas non plus allemandes au sens nationaliste, pas plus qu'elles n'étaient françaises ou italiennes. Elles n'obéissaient qu'à des critères artistiques et étaient donc internationales, ou transnationales, si vous voulez, comme cela convient à l'art et est naturel dans notre pays neutre et libéral.»



Zimmerli n'a rien vu de l'utopie courageuse et rusée de Toscanini. Ce qui compte à ses yeux est la valeur marchande du maestro (et de Strauss). Dans le rapport du comité d'initiative de Lucerne, du lac des Quatre-Cantons et environs de 1938, on lit :

«Quand nous affirmons que la publicité obtenue grâce au festival 1938 n'aurait pas pu être couverte par tout le budget de l'Office suisse du tourisme, nous n'exagérons pas – sans parler du fait que la propagande faite autour du festival n'a pas profité à Lucerne seulement, mais à toute la Suisse. Nous ne saurions imaginer publicité plus impressionnante pour le tourisme et la culture.»

Un an après, le comité d'initiative tressait activement la légende. Le rapport de 1939 célèbre déjà la deuxième édition du festival dans des termes connus :

«Les semaines musicales ont fourni la preuve convaincante que, même en période critique – comme l'a été le mois d'août 1939 –, des milliers de gens se réunissent pour rendre hommage à l'art dans un pays libre.»

ÉVOLUTION SANS HÉRÉSIE

Soixante ans plus tard, le mythe de la liberté ne joue plus de rôle dans la programmation et l'image des SIML. Mais ce festival de fin d'été a naturellement gagné en importance comme facteur touristique. Aucun directeur artistique ne peut concevoir ses programmes sans tenir compte de l'hôtellerie et du goût de la clientèle huppée. Dans la conversation, l'intendant Michael Haefliger exprime certes son émerveillement quant à la liberté que son conseil de fondation, dominé par la gastronomie, lui laisse en matière de programmation ; il considère cependant que la promotion du tourisme fait absolument partie de son cahier des charges. Il souhaite par exemple renforcer la publicité à l'étranger ; 80 à 90 pour cent des auditeurs venant en effet de Suisse, les restaurants font des affaires, mais pas forcément les hôtels. C'est pourquoi, comme la plupart des directeurs d'offices du tourisme de Suisse, Michael Haefliger entend miser sur le tourisme individuel, sur les mélomanes qui passent plusieurs jours à Lucerne.

Il s'agit donc de trouver un équilibre, dans les programmes, entre les attentes conservatrices et les œuvres ou les idées nouvelles. Sous la direction de Haefliger, les nouveautés des SIML se cachent surtout dans les franges du programme. Il n'y a cependant jamais eu autant de concerts de musique contemporaine. Mais il faut du temps, note Haefliger, pour que ce qui est à la marge passe au cœur du festival, c'est-à-dire dans les concerts symphoniques. Haefliger aimerait contribuer à pousser les orchestres invités vers des programmes plus modernes car, reconnaît-il, «la véritable innovation commence avec les Viennois, les Berlinois, le Concertgebouw». Ainsi, le *composer in residence* Giya Kancheli figure fréquemment dans les programmes des concerts symphoniques. Mais pour le moment, malgré la légère ingérence que représente le thème annuel du festival, Haefliger est obligé de prendre ce qu'on lui offre. Il ne peut même pas se permettre les libertés de Jonathan Nott et de son Orchestre symphonique de Lucerne, dont les programmes sont de plus en plus «composés» et s'ouvrent aux nouveautés, sans qu'il faille déplorer une baisse de fréquentation. Un orchestre du festival, qui pourrait se concentrer sur le thème principal, comme c'était le cas autrefois, n'entre en tout cas plus en ligne de compte. Tout au plus l'Orchestre de Lucerne pourrait-il être associé plus étroitement, à moyen terme, à condition d'offrir une qualité suffisante. Michael Haefliger rejette cependant énergiquement le titre de «festi-

val acheté» et met en avant ses propres initiatives dans les domaines de musique de chambre, de l'ethno, des premières auditions de compositeurs suisses, d'un projet de théâtre musical de Pierre Favre et de l'exécution mi-scénique de *Penthesilea* de Schoeck.

Et les mythes ? Le sujet sera traité plus à fond dans un colloque intitulé «Les mythes, histoire sans fin», donc dans un cadre plutôt restreint et académique. Il n'est d'ailleurs pas sûr, pour le moment, que Werner Kupper, exécuteur testamentaire de Herbert von Karajan, «qui sait magnifiquement maintenir vivante la figure charismatique de Herbert von Karajan», soit la personne la mieux placée pour remettre en question le «mythe Karajan». Le choix de ce conférencier est-il symptomatique ? Les mythes ont la vie dure, surtout quand ils permettent de gagner de l'argent. Cela vaut aussi bien pour les Karajan que pour les rites du concert. Michael Haefliger essaie prudemment d'introduire des innovations, de faire évoluer le festival, sans s'exposer pour autant au reproche d'hérésie.

Le 11 septembre, dernier jour des SIML 1999, commencera le festival de l'année suivante : le matin et le soir figurent au programme des œuvres capitales de György Kurtág, *composer in residence* des douze mois suivants. 2001 verra le tour de Hanspeter Kyburz.

Sources utilisées dans la partie historique

- Archives municipales de Lucerne : pièces concernant les SIML 1937/38 (correspondance Zimmerli), cote B 3.3 A 2305/1938
- Lettre d'Alice Strauss, Garmisch-Partenkirchen, à Roman Brotbeck, Zurich, datée du 10 avril 1988
- 44e et 45e rapport annuel du comité d'initiative (Verkehrskommission) de Lucerne, du lac des Quatre-Cantons et environs, années 1938 et 1939
- 1938–1963. 25 Jahre Internationale Musikfestwochen Luzern (texte : Fritz Staub ; rédaction : Othmar Fries)
- Internationale Musikfestwochen Luzern 1938–1973. Eine Dokumentation von Othmar Fries und Fritz Schaub